

13

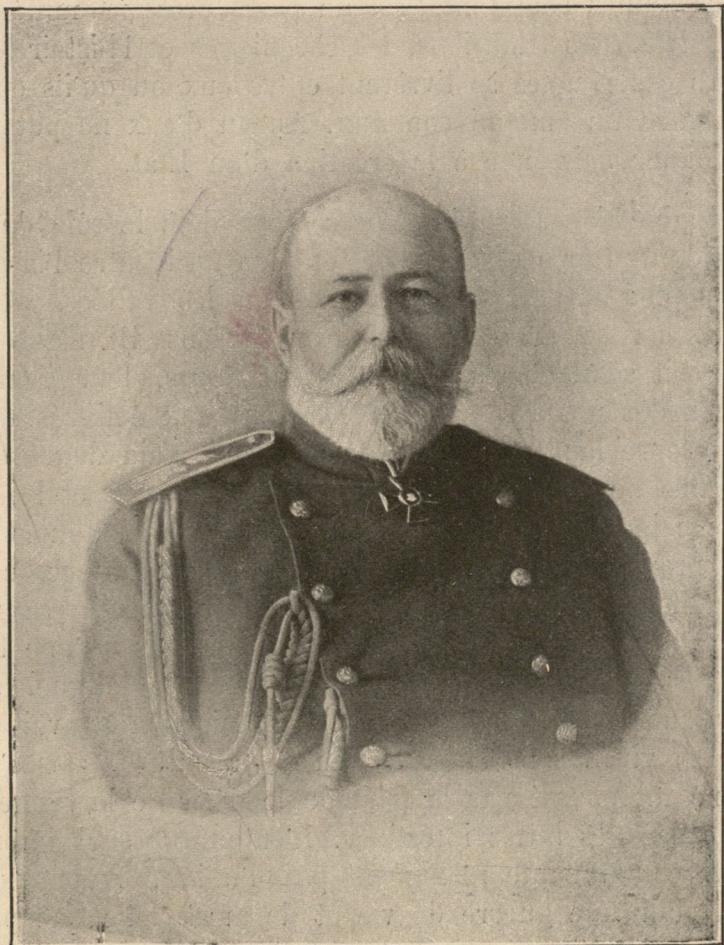
1901-1902
07106340
202-010033

LE CAUCASE ILLUSTRÉ

RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

N° 1

1901 - 1902



Le général aide de camp, sénateur,
prince GALITZINE

Administrateur général et Commandant en chef des troupes du Caucase

6276

T 2933



L A

MOSAÏQUE ETHNOGRAPHIQUE DU CAUCASE

C'est de quarante-neuf peuples environ qu'est formée la singulière mosaïque que présente la carte ethnographique du Caucase. Le morcellement géographique de cette contrée et son histoire mouvementée se reflètent fidèlement dans la merveilleuse diversité des langues, des races et des coutumes. Depuis que ces différentes populations vivent au Caucase, — et parmi elles les plus jeunes comptent déjà un passé presque millénaire, — le pays n'a jamais connu de paix suivie. Les traditions, les chroniques et l'histoire témoignent des luttes perpétuelles auxquelles ces peuples se livrèrent entre eux ou qu'ils eurent à soutenir contre leurs voisins ou contre un ennemi commun. Aucun d'eux ne put s'assurer une domination stable pouvant donner naissance à la création d'un État.

Au début de l'époque historique, le Caucase joue déjà le rôle de théâtre de la guerre entre l'Orient et l'Occident, l'Asie et l'Europe, et plus tard entre l'islamisme et le christianisme. Ses peuples les plus anciens se réfugient dans les vallées, observant la défensive, se livrant parfois à des sorties, mais non à des expéditions. Bien que leur peau soit blanche et que leur extérieur soit semblable à celui des européens, leur genre de vie et leur manière de voir sont ceux des peuples primitifs. De nouveaux émigrés se joignent aux anciens; chacun parle sa propre langue, apporte même un certain degré de civilisation relative, mais ces nouveaux venus ne sont que des fractions de peuples, et lorsqu'à l'époque de leur séparation du foyer principal ils avaient conservé encore le sentiment de leur nationalité, la conscience de leur propre valeur, ils les perdent bientôt dans ces contrées où ils ne sont que des fugitifs et où ils ne cherchent que le repos. C'est ainsi que se peuple le Caucase, d'éléments ayant des langues et une histoire différentes, sans qu'une force nationale quelconque, à défaut de passé historique et de communauté de langue, ait pu se développer chez eux, et cela d'autant moins que la nouvelle organisation pouvait s'en passer. Retiré au fond des vallées, chacun vivait sous la protection de la nature, sans s'occuper de son prochain, à moins qu'il ne fût poussé par la faim ou le désir de la vengeance, ces deux mobiles étant toujours la cause des luttes intestines. L'entourage seul imprimait aux différentes peuplades une certaine communauté n'exigeant pas l'union. Aussi ne s'unirent-elles que très rarement, et non pour une guerre de vie et de mort, telle que peut entraîner le sentiment national.

Si, parmi les peuples du Caucase, il ne s'en trouva pas un capable d'acquérir une certaine prépondérance par la force du nombre, aucun non plus ne put réaliser le grand travail de l'union nationale par les armes de la civilisation. La flamme du christianisme s'avive sur les ruines du paganisme et de l'adoration du feu, et vers le X^e siècle on voit les premiers symptômes de la formation d'un État chrétien au Caucase, bientôt balayé par les flots de la marée mongole. L'islamisme naquit de ces ruines, mais nulle part cette religion ne porta en soi la force qui crée les nations. Les chrétiens du Caucase, foulés aux pieds,

n'eurent pas à la vérité le pouvoir de résister à l'épouvantable mêlée de l'Orient et de l'Occident, de l'islamisme et du christianisme, de deux continents, de deux civilisations, mais ils eurent assez de force pour attaquer dans sa racine l'islamisme à peine implanté dans le pays. La religion musulmane qui parvint au Caucase d'abord par le sud, puis par l'occident, ne put recevoir de secours de l'intérieur; au sud le peuple d'Arménie lui coupa ses ressources; à l'occident les États chrétiens en formation dans le bassin de la mer Noire contribuèrent à les affaiblir, tandis que du côté de la Perse les différences confessionnelles existant entre les mahométans du Caucase et ceux de la Perse formèrent une ligne de séparation semblable à celle de la mer Caspienne entre les mahométans du Caucase et ceux de l'Asie centrale. Privé de ses racines, sans organisation gouvernementale pouvant provoquer l'union en un seul État, l'islamisme du Caucase tomba en décadence, comme le prouve l'émigration tcherkesse; une dernière fois, il rassembla ses forces: la guerre religieuse de Schamyl s'alluma pour s'éteindre à son tour, afin que de ses cendres le christianisme fleurisse avec d'autant plus de vigueur.

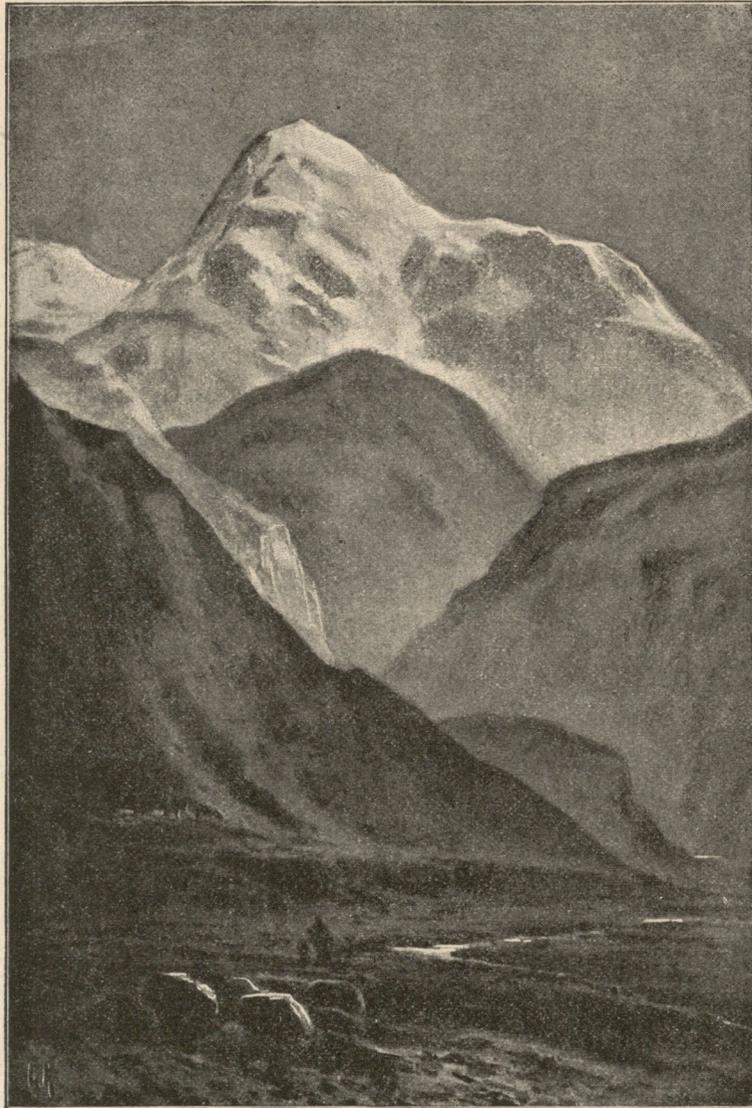
Les Caucasiens furent initiés à la civilisation chrétienne de l'Occident par l'intermédiaire des Russes qu'ils connaissaient déjà depuis longtemps. Ils détestèrent d'abord les Russes comme ennemis puis comme voisins, mais ils se rendirent bientôt compte de la puissance moscovite. A partir de ce moment, ils vinrent demander aux tsars protection contre leurs voisins. Après la guerre russo-turque de 1768, la paix de Koudjouk-Kaïnardji en 1774 livra aux Russes la partie de la Caucase s'étendant jusqu'au Kouban et au Térék. En 1796 Derbent, Kouba, Bakou, puis la Géorgie firent leur soumission, tandis que la paix de Goulistan en 1813 leur donna le territoire appartenant à la Perse. Après 1816, le traité de Tourkmanchaï leur assura Erivan, celui d'Andrinople en 1829 les forts d'Anapa et de Poti; la défaite de Schamyl en 1859 leur donna le Daghestan; enfin la Russie battant l'armée turco-tcherkesse en 1877 s'empara de toute la Transcaucasie qu'elle s'assimila bientôt complètement, fait reconnu par la paix de San-Stéfano et le traité de Berlin de 1878.

Les peuples du Caucase jouissent aujourd'hui paisiblement des bienfaits de la domination russe. Ils constatent que là où s'implante la puissance de la Russie, la liberté religieuse existe, le peuple est protégé, l'administration veille à la sûreté publique, les écoles se généralisent, l'hygiène s'améliore, l'horizon du développement intellectuel s'élargit, tout le monde peut s'assimiler la civilisation occidentale, enfin que toutes les branches des services publics sont accessibles à chacun. A la place des luttes vaines, réduisant à la misère des populations entières, de nouvelles sources de profits s'ouvrent au sein de la paix tandis que les anciennes sont rendues plus facilement exploitables, et que le commerce et l'industrie prennent de l'essor. Seuls la conscience de sa force et l'exemple de la civilisation nationale donnèrent à la Russie le pouvoir moral nécessaire pour que toutes les populations pussent se réfugier sous ses ailes protectrices et qu'au bout d'une lutte à peine séculaire, non seulement les peuples se soumissent à elle mais devinssent russes sous le rapport des sentiments et de la nationalité. C'est ainsi que la Russie a su réunir fortement la mosaïque des peuples du Caucase, et c'est ainsi que l'ethnographie de ce pays formera bientôt un tout harmonique avec celle de la Russie.

J. Janko



Le Caucase glacé



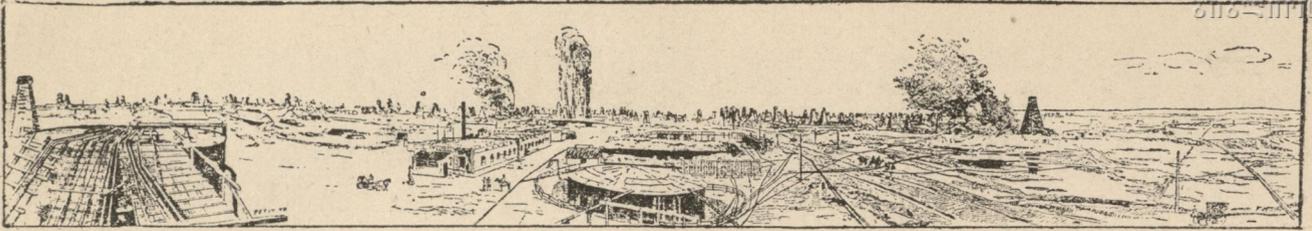
Le Kazbek

L'orfèvrerie religieuse au Caucase



Image de la Vierge de Kwathakhévi

(District de Gori)



LES AFFAIRES DE BAKOU

ET LES INTÉRÊTS FRANÇAIS AU CAUCASE *

Les affaires de naphte commencent à être suffisamment connues en France. Nous voudrions, au cours de ces quelques notes, dire ce qui a été fait par les étrangers en Russie, spécialement à Bakou, et la part que les Français auraient pu y prendre.

L'industrie du naphte a été comparée à celle des mines d'or. Cette comparaison est juste, mais à un point de vue spécial: en ce sens qu'après avoir été présentées en France, les plus belles affaires dans ces deux industries n'ont pas été faites par des Français, et qu'au Caucase l'abstention de nos compatriotes n'a pas été aussi absolue qu'au Transvaal.

C'est un ingénieur français, Barbct de Marny, qui a fait une des premières études sérieuses sur les couches géologiques de la région de Bakou, et son ouvrage est encore aujourd'hui un des plus consultés et des plus complets. Ce sont des Français qui ont été parmi les premiers à forer des puits à Bibi-Eibat. Ce sont des Français qui ont engagé les premières affaires commerciales. Là, comme ailleurs, ils furent les premiers à entrevoir l'avenir, à préparer les voies. Que de pays où ils ont semé pour laisser les autres récolter la moisson! Et cependant, que de fois n'ont-ils pas été conviés, même après coup, à la récolte de cette moisson, en reprenant comme ouvriers de la dernière heure la place qu'ils n'avaient pas su garder comme ouvriers du début.

Au point de vue officiel, les rapports internationaux ont toujours été parfaits, au point de vue particulier, les Français ont toujours reçu en Russie un accueil chaleureux, rien ne leur a manqué. Quand l'initiative ou la persévérance leur avait fait défaut pour constituer ou continuer des affaires neuves, des affaires toutes faites ou des parts dans ces mêmes affaires leur ont été souvent offertes. Nos compatriotes n'en ont pas profité, et ils ont attendu pour s'en occuper le moment où il n'y avait plus de place que pour des regrets.

Que demande-t-on aux affaires créées à l'étranger? un revenu plus élevé que celui que l'on peut obtenir en France, et cela est naturel. Mais encore faut-il faire le nécessaire et avoir au besoin la patience d'attendre. Or, voici ce qui se passe généralement: Lorsqu'une entreprise de ce genre a été conçue et étudiée, que les prévisions de rendement sont établies d'une manière sérieuse et que, par hasard, le capital prévu a pu être souscrit en France, on se met à l'œuvre, et il y a, du fait même de la constitution de l'affaire, une première difficulté vaincue. Alors, deux personnalités sont en présence: d'un côté la partie active de l'affaire (promoteurs, administrateurs, directeur); de l'autre les actionnaires ou capitalistes intéressés. Les premiers consacrent toute leur énergie à l'organisation de l'affaire, mais ils se heurtent souvent à des difficultés de toutes sortes impossibles, à prévoir.

* D'après les articles publiés par „Le journal du pétrole“—Paris 1901

Les frais de mise en marche ont dépassé les prévisions; quelquefois aussi, faute assez commune, des sommes trop importantes ont été immobilisées en installations inutilement luxueuses, telles que maison du directeur, sous-directeur, employés etc. etc., avant de savoir si l'affaire les comportera. En un mot, l'entreprise est prête avec un personnel formé et une fabrication convenable, quand la caisse est vide. Toutefois, ce ne serait, *au point de vue absolu*, qu'un mal réparable, ces expériences acquises étant un tribut payé, un compte de premier établissement à amortir, et généralement bien peu de chose serait nécessaire alors pour que l'entreprise obtînt son équilibre et prospérât; mais c'est à ce moment-là qu'on se heurte à l'autre personnalité: les actionnaires ou intéressés. En souscrivant le capital, ils n'avaient entrevu que le résultat, sans compter la période intermédiaire de „mise en marche“, ils semblaient n'en pas soupçonner l'existence, même pour des affaires à créer de toutes pièces. Ils s'en prennent aux administrateurs et directeurs; au lieu de les soutenir ils les suspectent même parfois sans motif; bref, ils manifestent leur impatience de toutes les manières possibles; le découragement s'en suit chez tous, et un discrédit immérité est jeté sur l'entreprise: de nouveaux concours financiers ne s'obtiennent alors que dans des conditions usuraires quand l'affaire ne passe pas complètement dans d'autres mains.

Nos compatriotes ont une fois de plus édifié avec perte pour eux-mêmes et profits pour d'autres.

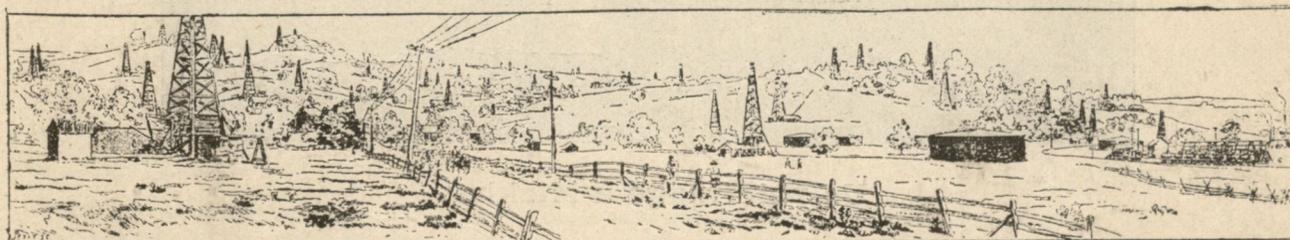
Tout ce que nous venons de dire semble s'appliquer aux entreprises purement industrielles plutôt qu'aux affaires minières; prenons maintenant au même point de vue les affaires de naphte.

Il faut d'abord tenir compte de la richesse du bassin de Bakou, de l'emploi croissant du naphte et de ses dérivés dans tous les pays, et remarquer que les meilleures affaires de Bakou n'ont pas été créées au moment où les produits avaient atteint les prix les plus élevés. Dans de telles conditions, il est évident que les exploitations naphtifères dans de bons terrains sont toujours appelées à réussir, à condition d'avoir les capitaux voulus pour supporter les imprévus qui, dans presque toutes les exploitations nouvelles, arrêtent momentanément ou retardent les rendements. Les meilleures affaires sont celles qu'ont „laissé aller“ les gens timorés ou impuissants que les déboires du début ont découragés ou qui ont été forcés de passer la main. A l'heure actuelle, ils sont plus rares, parce que l'on sait que les derniers occupants réussissent toujours, et il suffit de se promener dans le bassin minier de Bakou pour voir ce que sont devenues les exploitations anciennement délaissées et ce qu'en ont fait les nouveaux propriétaires.

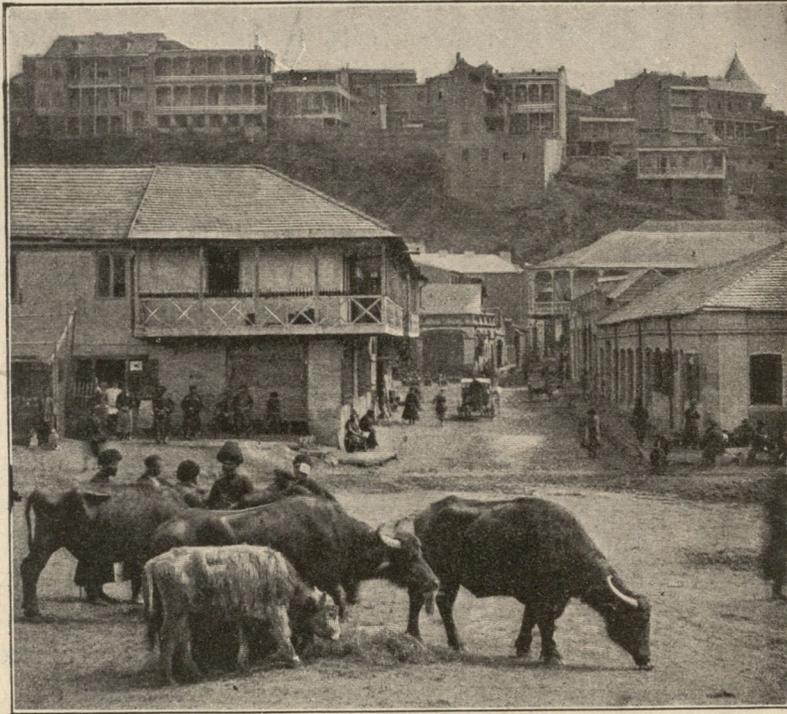
Or, comment tout cela peut-il se concilier avec le caractère des gens? Comment peut-on, tout en créant une affaire nouvelle, donner le revenu immédiat que réclame le capital intéressé? c'est ce que nous allons examiner.

(A suivre)

Albert Blazy



Peski, un des quartiers de Tiflis



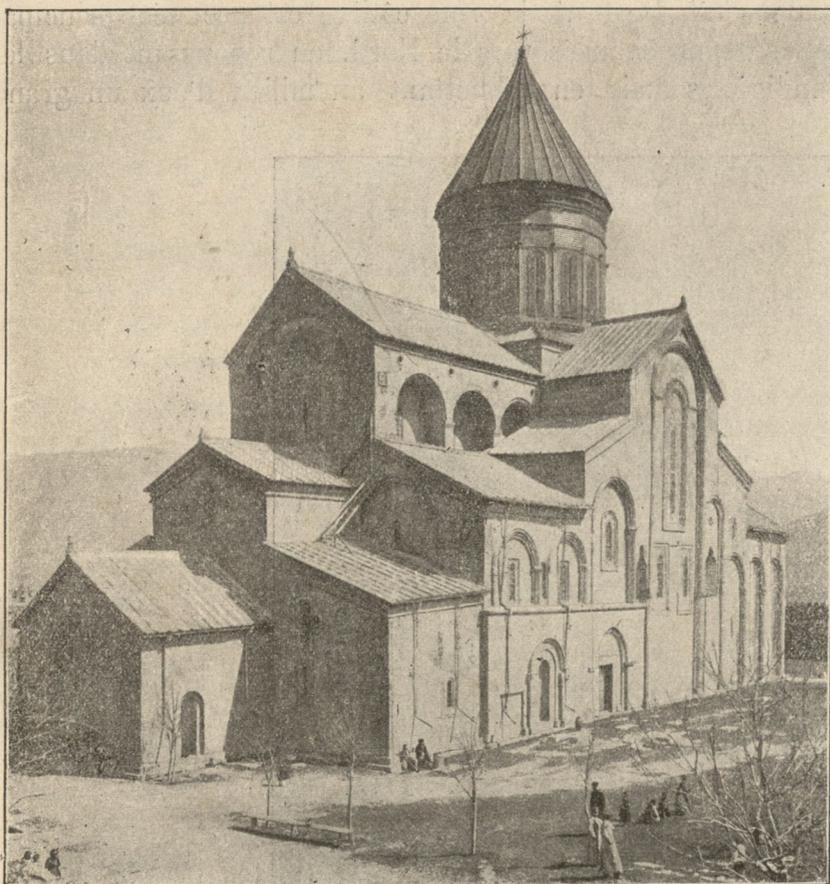
Les fêtes populaires géorgiennes



Un pèlerinage à Mtzkhet

L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE AU CAUCASE

Ancienne capitale de la Géorgie, Mtskheta n'est plus aujourd'hui qu'un petit village pittoresquement disposé autour de la célèbre cathédrale en porphyre verdâtre, datant du XV^e siècle, bâtie par le roi Alexandre, et qui est un beau modèle d'architecture. La coupole et le plan restent conformes aux traditions arméno-géorgiennes, mais dans les proportions plus sveltes on reconnaît l'influence byzantine. La décoration extérieure très riche va parfois jusqu'à l'exagération. Aux motifs géorgiens composés d'entrelacs viennent se joindre des dessins tirés



La cathédrale de Mtskheta

de la flore ornementale. Dans le chœur de l'église, à droite, près de l'endroit où se tient le patriarche, on voit une construction carrée, dite *Samironé* lieu d'où sort le miron, car, d'après la légende, il y avait là un écoulement miraculeux d'huile sainte, dû à la présence sous terre, en cet endroit, de la robe sans couture, χίτων, du Christ*. Presque toutes les peintures et les inscriptions murales ont disparu. Il reste un panneau où l'on distingue un groupe de femmes et une danseuse géorgiennes (XV^e siècle). Sur un pilier, le portrait en pied de la reine Marie (1680) et de son fils Otia (1646) dont les costumes sont intéressants. C'est à Mtskheta que le christianisme fut prêché par Sainte Nino et que l'on couronnait les anciens rois de Géorgie, dont quelques-uns y sont enterrés. La grande fête annuelle, qui se célèbre le 1/13 Octobre, attire une immense foule de pèlerins et de curieux.

J. M.

* Suivant la légende géorgienne, le centurion Longin reçut, dans le partage des vêtements du Christ, la robe sans couture. Il l'apporta en Géorgie et la donna à sa sœur qui lui reprocha d'avoir assisté à la mort du Christ. Elle mourut de saisissement après s'être enveloppée de cette robe; on ne parvint jamais à la lui enlever et elle fut ensevelie avec le saint vêtement à Mtskheta.

LES TARTARES

La région du littoral caspien, voie historique des armées et des peuples qui se rendaient d'Asie en Europe ou d'Europe en Asie, devait recevoir pour résidents des conquérants ou des trainards appartenant à toutes les races qui ont suivi ce chemin de guerre et de commerce. Mongols, Sémites, Aryens et Turcs sont représentés dans cette étroite zone du littoral. Au Nord, des Nogaïs ont planté leurs tentes dans les steppes qui bordent le Soulak. De ces plaines marécageuses jusqu'à Derbent, la zone côtière est occupée principalement par les Tartares Koumiks qui se sont avancés vers le Nord, en repoussant dans les vallées latérales, les populations indigènes mais en admettant au milieu d'eux un grand



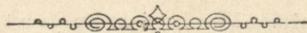
nombre de marchands arméniens. D'autres Tartares, appartenant au même groupe que ceux de la Transcaucasie, vivent plus au Sud, dans les plaines de Kouba et contribuent à donner la prépondérance ethnique à l'élément turc de la contrée.

Les Tartares occupent presque toute la partie orientale du bassin de la Koura, en aval de Tiflis. En plusieurs districts ils sont groupés en masses compactes, sans mélange d'autres

populations : ce sont des Turcs qui, tout en ayant perdu leur nom de race, sont incomparablement moins mélangés que les Osmanlis de Turquie; les Byzantins et les Arabes les confondaient, sous l'appellation générale de Khazars, avec les peuples qui dominaient sur les bords du Don et du Volga. On rencontre tous les types parmi les Tartares, du plus noble au plus grossier, mais en général ils sont à peine moins souples de corps que leurs voisins les Kartvels. Presque tous de physionomie sérieuse et grave, les Tartares de la Transcaucasie, considérés en masse, ont des qualités qui manquent à d'autres populations du Caucase : ils sont d'une rare sincérité, d'une probité à toute épreuve, et, quoique vindicatifs, hospitaliers avec une étonnante délicatesse de procédés. La plupart sont fort actifs, et, comme pâtres, agriculteurs jardiniers, artisans, se montrent supérieurs aux autres races du pays. Par l'instruction, ils sont même, en certains districts, plus avancés que les Russes, car la plupart savent lire. Un grand nombre d'entre eux écrivent purement le turc, et l'on rencontre fréquemment des Tartares qui ajoutent à la connaissance de leur langue celle des dialectes indigènes et des deux idiomes policés, l'arabe et le persan, l'un sémitique et l'autre aryen. A cet égard, les Tartares sont un peu les civilisateurs du Caucase, puisque leur langage, qui est le dialecte turc de l'Aderbeïdjan, est celui qu'emploient les interprètes des diverses peuplades pour entrer en relations les unes avec les autres.

Tous les indigènes non Arméniens ou Russes, à quelque autre race qu'ils appartiennent, sont communément désignés sous le nom de Tartares; c'est ce qui explique le manque de type national. Certainement les Albanais de Strabon, ces hommes „francs, aussi peu marchands que possible“, célébrés par le géographe d'Amasie, se retrouvent parmi les Tartares qui peuplent aujourd'hui la contrée. On rencontre également au milieu d'eux, ainsi que le prouvent les noms de villages, des représentants des populations guerrières qui envahirent l'Europe méridionale, les Koumanes, les Petchenègues; et plusieurs bourgades sont désignées par le nom d'Arab. Si les Tartares avaient eu plus de force d'initiative, ils auraient peut-être exercé dans tout le pays une influence décisive, mais en beaucoup de districts ils se sont laissé ronger par l'usure, et les Arméniens sont devenus leurs maîtres. Par leurs mœurs, les Tartares de la basse Koura, du Chirvan et de Bakou ressemblent plus aux Persans qu'aux Turcs. Quoique leur religion leur permette la polygamie, il est rare qu'ils la pratiquent, et les femmes travaillent en général librement et la figure découverte. Les chiites sont en grande majorité, mais ils n'en profitent pas pour molester les musulmans sunnites. Ils sont également tolérants pour les chrétiens, et dans certains villages de population mixte les maires sont alternativement arméniens et tartares, sans que personne ait à s'en plaindre. Même sur la frontière persane, là où les fêtes chiites célèbrent la mort de Hassan et de Hossein, et où en tête des processions funèbres marchent les „Balafrés“, les chrétiens peuvent assister aux cérémonies et même y prendre part.

D'après Elisée Reclus



LE PARADIS OSSÉTIEN

Les Ossètes * ont changé trois fois de religion au cours de leur histoire. Chrétiens avant l'an 1000, ils s'étaient convertis à l'islamisme pour revenir deux cents ans plus tard à leur premier culte, sous la domination de la reine Thamar. De nouveaux changements politiques, au XV^{ème} siècle, en firent pour la seconde fois des mahométans, à l'exception toutefois de

ceux qui vivent aux confins de la Géorgie. Du reste, chrétiens ou mahométans, leur religion est pleine des restes du culte antique païen.

Le plus puissant dieu du paradis ossétien est Khouzan; son nom se retrouve dans toutes les prières, car il est le détenteur du bien et du mal; c'est lui qui envoie les génies des abeilles de la moisson, de la santé, du bonheur à la chasse etc. Ouatsilla gouverne le tonnerre et les éclairs; on doit enterrer l'homme frappé de la foudre là où il tombe, et il est défendu d'éteindre le feu allumé par le ciel. Ouastirdchi-Ouaskörgoui, c'est-à-dire St.-Georges, représenté monté sur un grand cheval blanc, est le protecteur des hommes, des animaux domestiques, le fléau des méchants. Toutyre est l'esprit des loups; Felvera des agneaux, Aosatii des animaux féroces. Barastur des morts; c'est lui qui les envoie à l'enfer ou au paradis, dont le passage est gardé par Aminon. Les habitants du ciel sont: Makhamath fils du soleil et Khemethan fils de la lune. Kourdalegon est le forgeron du paradis et ferre les chevaux des morts. On confie les enfants endormis à Safa,



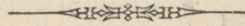
Ossétienne

le génie du foyer, et on leur attache au cou, en guise d'amulettes, du fer, de la laine et des pavots cousus dans des petits sacs. Doubuttur est le souverain des flots, le maître des eaux, des poissons, des pêcheurs; il a beaucoup de filles qui sont toutes amazones et qui élèvent les fils de Satan.

* Les Ossètes ou Osses se nomment eux-mêmes Irons et leur pays est l'Ironistan; les Géorgiens les appellent Ossis; les écrivains arabes Assis; les chroniques russes Iassis. Ils habitent au pied et dans la vallée de la chaîne principale du Caucase, et presque au milieu de l'isthme, le district de Vladikawkaz et le nord des gouvernements de Tiflis et de Koutaïs, sur un territoire d'environ 210 lieues carrées. L'origine et la parenté de ces montagnards sont des plus contestées. A en juger par la diversité des types et des physionomies qui varient chez les Ossètes, la race est très mélangée; elle comprend des Géorgiens, des Arméniens, des Kabardes, des Tartares etc. Leur langue doit être rangée parmi les idiomes de souche aryenne.

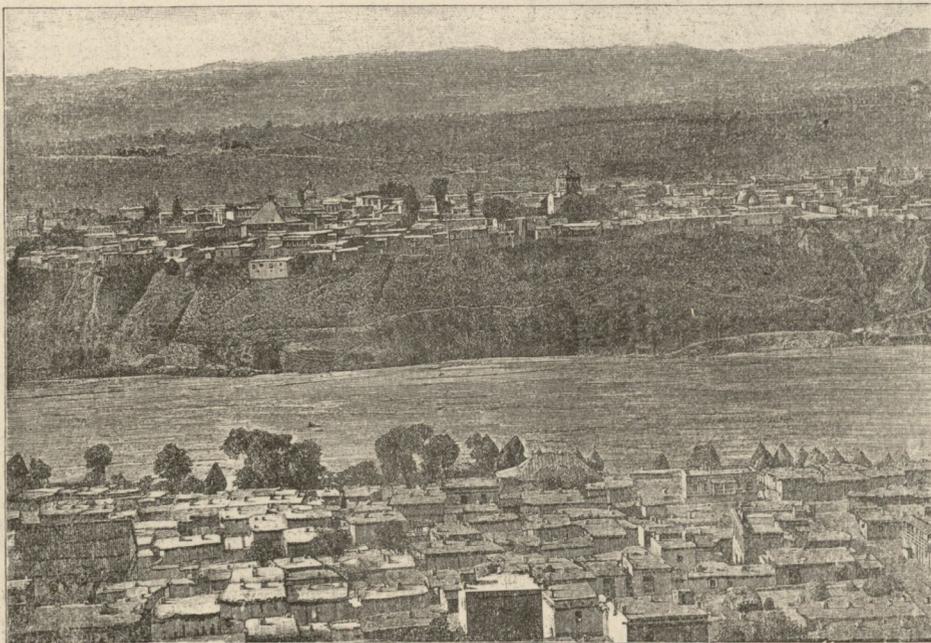
Les *dzouars* sont des lieux sacrés; un arbre, une forêt, une pierre, une grotte peuvent aussi être *dzouars*. Là les Ossétiens apportent des offrandes et mangent la chair des moutons tués en sacrifice. On suspend sur les arbres sacrés les loques des malades; on bâtit de petites cabanes dans lesquelles on place un banc et un lit à l'intention d'un mort aimé qui de temps en temps revient s'y reposer; on y fait une ou deux fois par an un festin en l'honneur du défunt et on lui laisse aussi à boire et à manger. Dans les grottes et dans les chapelles autrefois chrétiennes les offrandes sont fort diverses: cuillers, balles, flèches, bois de cerf, cornes de buffle etc. Les monuments les plus respectés du pays ossétien sont les *sappads* ou tombeaux des anciens temps, constructions octogonales de 4 à 5 mètres de hauteur, se terminant par un toit pyramidal percé de trous.

J. M.



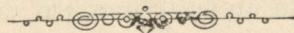
K O U B A

Moins pittoresque, Kouba ressemble à Derbent par la population et l'industrie. Située au sommet du cône de déjection formé par les torrents qui descendent du Chakh-dagh et des montagnes voisines, Kouba est peuplée de musulmans chiïtes et sunnites s'occupant surtout de jardinage. Des milliers de juifs y vivent de commerce. Kouba a le grand désavan-



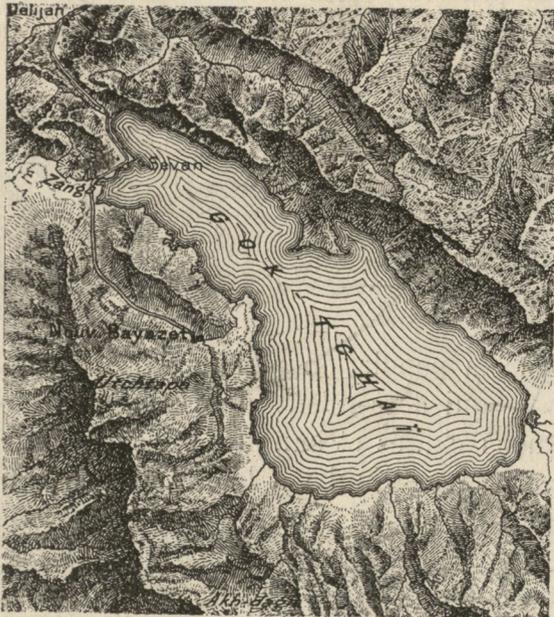
tage d'avoir à subir un climat fiévreux; aussi essayait-on, en 1825, de transférer la ville dans un endroit plus salubre, à 13 kilomètres de distance au Nord-Ouest. Mais la population ne suivit pas l'exemple que lui donnaient les employés, et ceux-ci durent revenir dans l'ancienne ville où d'ailleurs ils ne séjournent que pendant l'hiver.

J. M.



LE LAC GOK-TCHAÏ ET L'ALAGÖZ

Delijane, à 72 verstes d'Akstafa (station du chemin de fer Tiflis-Bakou), n'est pas seulement un village dans une situation ravissante, c'est aussi le point de jonction des routes d'Erivan et d'Alexandropol. Les Russes y entretiennent une garnison. La chaussée qui mène à Erivan escalade les montagnes de Shah-Dagh couvertes d'épaisses forêts et le col d'Echak-



Le lac Gok-Tchaï.—D'après la carte d'Elisée Reclus

Maïdan, à une hauteur de 2.170 m. Un peu au delà de la station de poste Siméonovka, on aperçoit tout à coup le Gok-Tchaï (lac bleu), encadré dans des montagnes de porphyre à pic. Les Turcs l'appellent: Koutche-Daria (la mer bleue); les Persans: Deria-ichirine (le lac doux); les Arméniens: Kieghar-Kounik (village royal), d'où les Géorgiens ont fait Ghéla-khoum. On le nomme aussi en arménien Dzew-Kieghamaï (la mer de Khiégham) du nom d'un roi d'Arménie. Le nom persan lui a été donné par opposition probablement aux lacs de Van et de Tébritz ou d'Ournia qui sont salés. Ce lac (le *Lychnites* de Ptolémée), forme un ovale irrégulier de 65 verstes de longueur divisé en deux parties inégales par un rapprochement des rives. La partie méridionale a 32 verstes dans sa plus grande largeur. C'est une nappe d'azur étendue dans une coupe de porphyre. Tout autour, une terre arable noire, à fond rougeâtre, forme des champs perdus dans une steppe d'un vert sombre. A droite l'Ala-göz, à gauche l'Ak-Dagh élèvent leurs cimes bien au-dessus du cirque de montagnes qui étreint le Gok-Tchaï. L'Alah-ghoz (œil de Dieu) ou plutôt Alagöz, c'est-à-dire le „mont bigarré“, à moins qu'il ne faille y voir une forme turque donnée au nom arménien Arakadz, est un massif volcanique presque isolé, beaucoup moins haut que l'Ararat, quoique son cône obtus atteigne l'altitude de 4.190 m.; mais par son étendue et la puissance de ses contreforts il dépasse son fier rival. Au Sud et à l'Est, ses *cheires* de lave descendent jusque dans la vallée de l'Araxe; à l'Ouest et au Nord, d'autres coulées datant également d'une ancienne période géologique se sont épanchées dans la vallée de l'Arpachai vers Alexandropol; la masse des matières rejetées du sol a des centaines de kilomètres de pourtour. La montagne mérite son nom de „bigarrée“ par les couleurs diverses de ses scories, de ses obsidiennes, entre lesquelles brillent çà et là la verdure et les fleurs. Trois des anciens cratères sont occupés par les eaux de petits lacs toujours assombris par les parois environnantes; mais l'Alagöz, comme l'Ararat, n'épanche dans la plaine qu'un petit nombre

de sources; en temps ordinaire, les eaux



Le mont Alagöz—D'après la carte d'Elisée Reclus

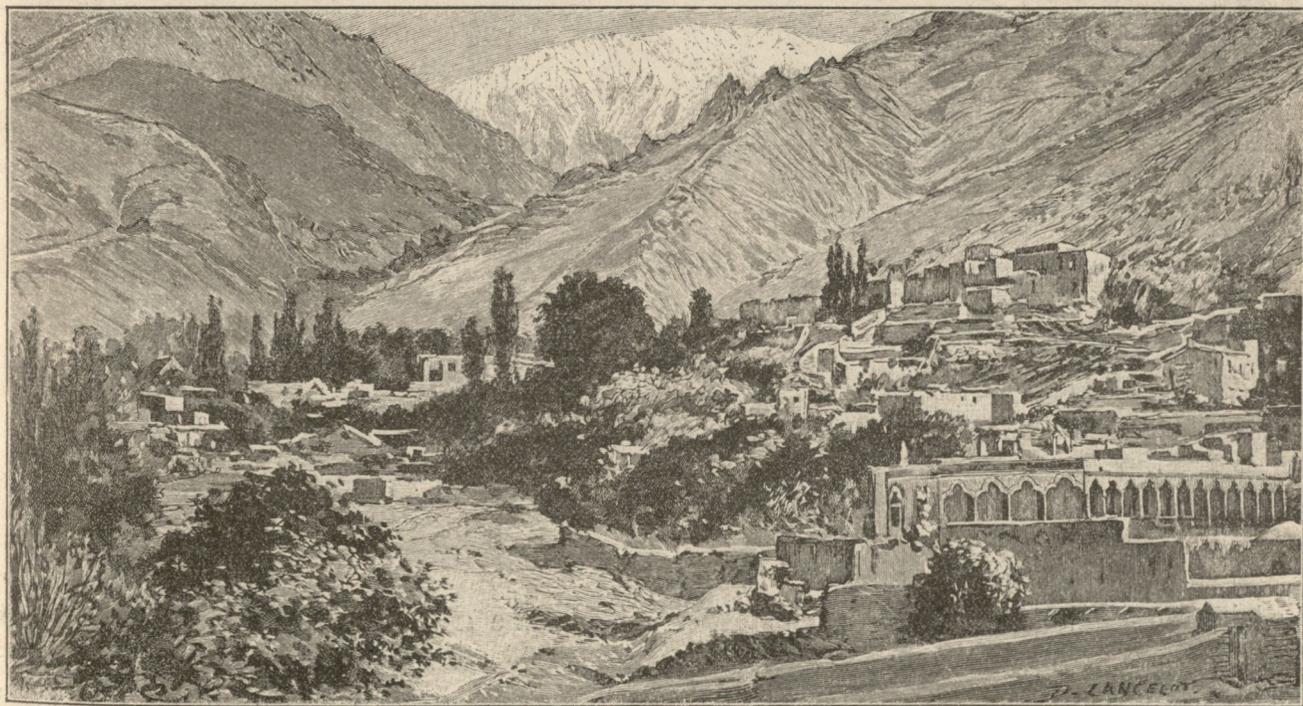
se perdent dans les scories et dans les cendres. Un lac qui se trouve au sud de la montagne, l'Aïger-göl, est alimenté par ces eaux souterraines et donne lui-même naissance aux sources de la belle rivière Karasou, affluent de l'Araxe, baignant la base de l'ancienne citadelle d'Armavir.

La route qui serpente jusqu'au lac Gok-Tchaï par une série de zigzags hardis, pratiqués dans le flanc de la montagne, et actuellement excellente, était autrefois redoutée : passage du Gok-Tchaï, dit un dicton arménien, „passage de mort“. Sur une petite île voisine du rivage, est le monastère de Sévang, un des plus anciens de l'Arménie et qui mérite d'être visité.

D'après Elisée Reclus et Gilles

AKOULIS

Situé non loin de l'Araxe, près de Djoulfa et d'Ordoubad, Akoulis, dont le nom signifie „lieu plein de jardins“, est parsemé de jolies villas entourées de grenadiers et de rosiers. Ville importante au dernier siècle, elle fut dévastée par Nadir-Schah qui en fit démolir méthodiquement les maisons jusqu'au moment où les habitants consentirent à payer la ran-



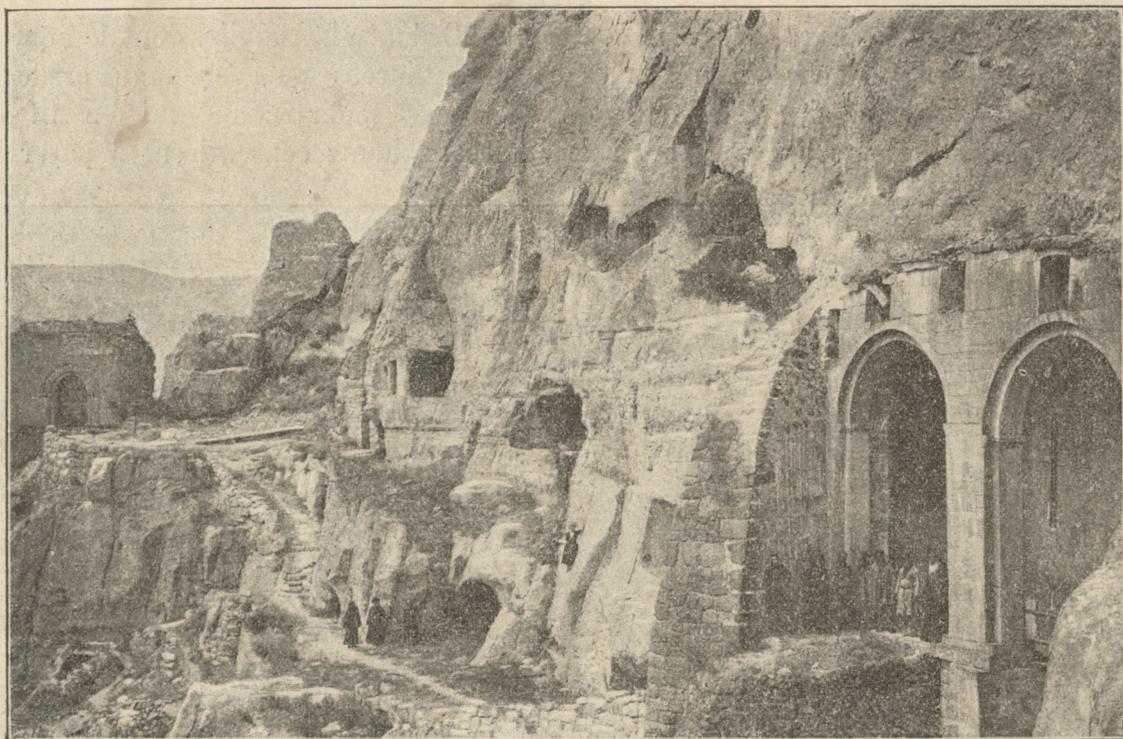
Vue d'Akoulis—Dessin de D. Lancelot

çon demandée. Cette résidence d'été de négociants arméniens faisait partie du *Zokhastan*, division historique de l'Arménie. Le nom de „zokhs“ désignait, dit-on, autrefois les conteurs ou poètes populaires arméniens; de nos jours on le dit devenu synonyme d'„avares“. Akoulis se divise en plusieurs quartiers dépendant d'une douzaine d'églises. A une verste et demie s'élève le monastère de Saint-Thomas.

D'après Elisée Reclus et Chantre

LES GROTTES DE VARDZIA

Située à quarante verstes d'Akhaltzik, Vardzia, dont la nom signifie „forteresse des roses“, était selon la tradition le séjour affectionné de la reine Thamar. A travers des massifs volcaniques éboulés et en passant par plusieurs étages de cryptes, on atteint celui où sont les hypogées et les édifices principaux, rangés le long d'une saillie qui tient lieu de rue. Le plus considérable et celui qui frappe au premier abord, est une grande église bâtie à moitié dans le roc. Une porte voisine, taillée dans le rocher, conduit à une douzaine de grottes qui précèdent la demeure, en plein cintre, des rois ou des reines qui visitaient



Vardzia. La facade, entièrement ouverte, donnait sur une galerie en bois; de là on planait sur toute la vallée de la Koura, bordée de jardins et de vergers en terrasses jusqu'au sommet des pentes des collines. De l'autre côté de l'église, les grottes qui criblent les parois du rocher sont innombrables; les unes servaient de boutiques, de magasins, d'écuries, d'autres d'appartements fort simples presque tous semblables. Il ne reste que peu de traces de la citadelle. Au XIV-e siècle, Vardzia fut saccagée par Tamerlan; au XVI-e par le schalh Takmazb qui vola toutes les richesses de l'église. Quoique Vardzia soit aujourd'hui délaissée, c'est encore un lieu de pèlerinage le 15 Août.

J. M.

